

Le déclin du bouddhisme en Inde

Par Claude Arpi

Le déclin et la disparition du bouddhisme du sous-continent indien devaient avoir des répercussions incommensurables sur la politique du Tibet et de l'Asie centrale. Après avoir regardé plus de six siècles durant vers le sud comme source de savoir et de force, le Tibet dut en chercher une autre et par conséquent, trouver d'autres protecteurs pour sauvegarder le dharma du Bouddha. En même temps, les monastères au Tibet étaient les derniers dépositaires de l'ancienne sagesse virtuellement détruite et dont il ne demeurait plus guère de traces dans son pays d'origine. Il est intéressant d'examiner les causes de cette disparition et de voir s'il est possible d'en tirer certaines conclusions pouvant expliquer ce qui est arrivé au Tibet huit siècles plus tard.

Au cours d'un entretien avec le dalaï-lama, ce dernier indiqua trois facteurs qui, à son avis, entraînaient l'éradication du bouddhisme du sous-continent: le renouveau de l'hindouisme et les conversions accomplies par Shankaracharya; la dégénérescence du bouddhisme qui n'avait pas été maintenu dans sa pureté dans les grands monastères, et la perte du patronage princier en Inde du nord.

Voyons ces points de plus près, en en y ajoutant un autre, le *coup de grâce*: l'attaque des envahisseurs musulmans au XIIe siècle.

D'ordinaire, les historiens considèrent la fin de l'époque Gupta au VIe siècle comme "la ligne de démarcation entre l'ascendance et la décadence" du bouddhisme.

Les Maurya et les Kushana avaient été des patrons très engagés pour le bouddhisme, mais les Gupta inclinèrent graduellement vers le

brahmanisme. La restauration des rites et des sacrifices aux dieux et déesses brahmaniques se produisit à cette époque, et bien qu'il n'y eut guère d'hostilité envers le bouddhisme, ce dernier perdit sa place prépondérante dans les affaires de l'Etat. Se référant essentiellement au culte brahmanique et fort peu au bouddhisme, les inscriptions de la période gupta en témoignent clairement. Des réformateurs comme Shankaracharya revivifièrent l'hindouisme en y incorporant quelques nouvelles idées et certains préceptes enseignés un millénaire auparavant par le Bouddha.

Lors de l'invasion de l'Inde septentrionale par les Huns au Ve siècle, la plupart des monastères bouddhistes furent détruits. Ce fut une perte notable pour la loi bouddhique car, contrairement à l'hindouisme, la force et la vitalité de la religion se concentrent essentiellement dans les grands monastères. L'essence du bouddhisme se trouvant rassemblée en quelques centres comme Nâlanda, Vikramasila ou Otanpûri en faisait une cible facile pour envahisseurs et pillards.

Il est vrai que ces monastères avaient amassé d'immenses richesses au fil des siècles. Ces *viharas* attiraient les donations de dévots et d'adeptes, et comme les moines pratiquaient encore une stricte discipline, ces offrandes étaient investies dans la pierre. Les monastères possédaient non seulement de vastes bâtiments pour abriter des centaines de moines, mais également des bibliothèques, des temples et même des villages aux alentours.

Il est dit que les grottes d'Ellora et d'Ajanta ont été édifiées par de riches marchands qui durent emprunter des fonds aux autorités monastiques. On dit également que les monastères bouddhistes furent les premiers et les plus importants capitalistes de l'Inde ancienne. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'ils suscitaient la convoitise et représentaient des cibles de choix pour les envahisseurs.

"Pour ainsi dire, les monastères étaient des garnisons qui maintenaient l'influence du bouddhisme dans les pays avoisinants, et dès qu'ils tombaient, le bouddhisme disparaissait quasiment de la région alentour", remarquait Majumdar. On peut relever la similitude de la situation au Tibet avant l'invasion chinoise.

Le brahmanisme était plus répandu dans les campagnes et les villages, et donc plus difficile à détruire par des raids. Ce qui s'était passé avec les Huns se répéta plus radicalement et sur une échelle beaucoup plus vaste durant l'invasion musulmane de l'Inde du nord à la fin du XIIe siècle.

Le grand pèlerin chinois Huisen Tsang, qui voyagea en Inde septentrionale du temps de Songtsen Gampo, raconte la démolition de milliers de viharas et de temples lors de raids destructeurs des Huns. Il vit des ruines partout, quand bien même nombre de monastères comme Nâlanda avaient été reconstruits et étaient de nouveau florissants. Les moines chinois énumèrent les services à la disposition d'innombrables chercheurs, des plus beaux sanctuaires aux grands halls communautaires et de prières, en passant par les foyers d'accueil, les bibliothèques et les observatoires.

A l'époque où Hiuen Tsang (629-645) visita l'Inde, le bouddhisme avait repris vigueur grâce au patronage du grand roi Harshavardhana, sans retrouver toutefois sa splendeur du temps des Maurya. L'influence du bouddhisme s'était alors réorientée vers l'est, en raison du parrainage nouvellement trouvé des empereurs Pala, qui régnaient sur le Bengale, le Bihar et une partie de l'actuel Uttar Pradesh. Les monastères de Bodh Gaya, Nâlanda, Otanpûri et Vikramasila influencèrent énormément la spiritualité du Pays des Neiges, et d'innombrables étudiants tibétains, après avoir passé quelques mois au Népal,

descendaient jusqu'à ces viharas à travers l'Himalaya pour étudier la doctrine du Bouddha.

Au cours des dernières années du XII^e siècle, tous ces monastères furent dévastés et rasés lors de raids des troupes turques sous Ikhtiyar Khalji. Comme la plupart des moines avaient été massacrés, il ne restait pas grand-chose du cœur du bouddhisme. Aujourd'hui, les vestiges de Nâlanda témoignent des anciennes splendeurs et richesses de ces centres d'études. Avec l'arrivée des hordes barbares mahométanes, la vigueur de la vie monastique des chaudes plaines indiennes se déplaça vers les grottes reculées du haut plateau tibétain. L'invasion musulmane de l'Inde du nord à la fin du XII^e siècle marque la fin des derniers restes du bouddhisme dans son pays natal, signale Majumdar.

Dharmasvamin, un moine tibétain qui s'était rendu à Nâlanda en 1235, nous a laissé une très triste image de la situation des plaines du Bihar où, 1800 ans plus tôt, le Bouddha avait diffusé son message de compassion et de non-violence. Il ne vit que destruction à Nâlanda et ne put retrouver le moindre manuscrit dans ce qui fut autrefois l'une des plus riches bibliothèques. Il rencontra finalement un moine nonagénaire qui lui enseigna des rudiments de sanskrit.

Dharmasvamin étudia quelque temps auprès du vieux moine et un jour, ils furent avertis que des troupes musulmanes approchaient. Il prit alors son vieux maître sur ses épaules et le cacha jusqu'au départ des assaillants. L'image du vieux moine sur les épaules de son étudiant tibétain marque la fin de l'influence culturelle de l'Inde sur le Tibet. La source s'était tarie.

Comme l'a indiqué le dalaï-lama, outre la perte du patronage et les attaques musulmanes, la dégénérescence de la foi originelle fut l'un des facteurs majeurs du déclin du bouddhisme. Bien que le

bouddhisme ait évolué et que le Mahayâna prévalait en Inde du Nord au début du deuxième millénaire, des sectes diverses avaient surgi, de nombreuses pratiques licencieuses et répugnantes s'étaient répandues, tandis que la désunion entre les différentes sectes, sous-sectes et les monastères affaiblissait la diffusion du dharma.

Dans l'un de ses derniers sermons, à sa mise en garde contre ce danger le Bouddha avait ajouté que les moines devaient être dévoués, modestes, consciencieux, versés dans le savoir, toujours énergiques, constamment attentifs et pleins de sagesse. Dans ces conditions, avait-il dit, le bouddhisme prospérerait au lieu de décliner.

Un déclin analogue devait se produire au Tibet au début du XXe siècle, quand intrigues et luttes de pouvoir entre les grands monastères et l'aristocratie, ou encore entre les monastères eux-mêmes, étaient devenues si courantes que le XIIIe dalaï-lama dut lancer un sérieux avertissement dans son testament. En vain.